

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

X.

—L'interrogatoire de Mme Perrier me suffit, répondit le commissaire, qui salua pour prendre congé.

—Ouf ! j'en reviens de loin ! pensa le docteur en le regardant s'éloigner.

—Enfoncée la police ! s'écria la veuve Pillois qui se trouvait chez le docteur ainsi que de Jozères.

—Êtes-vous bien certain que l'autorité judiciaire ait renoncé à toute nouvelle recherche ? demanda le médecin méfiant à son gendre, quand, quelques jours après, ils en reparlèrent.

—Rien de plus certain, répondit de Jozères.

—Par prudence, proposa la Cardoze, je suis d'avis qu'il faudra bien veiller à ce que tout ce qui peut servir à écrire, plumes, crayons, encre, papier, ne traîne plus à portée de Mme Perrier. Il faut qu'elle n'ait plus les moyens de satisfaire, à l'avenir, sa manie dangereuse pour nous d'écrire ses affaires aux autres.

—Bonne idée ! fit gaiement la Bédache. A présent que nous sommes tranquilles de ce côté, il faut un peu songer au de Saint-Dutasse. Trouvez un bon tour à lui jouer et j'en serai de tout cœur. J'ai une revanche à prendre avec le gredin qui m'a extorqué ma signature.

Et la Pillois partit guillerette et aux anges de n'avoir plus à redouter cette terrible curiosité de la police qui la faisait suer de peur.

Ses complices n'eurent pas le temps de trouver le bon tour à jouer au chevalier, car ce fut lui qui poussa enfin la dernière botte.

Un soir, après dîner, chez le docteur, comme de Saint-Dutasse se trouvait dans un coin du salon avec Perrier et de

Jozères bien loin de Carduchet et de la Pillois qui ne pouvaient pas entendre, il poussa un gros soupir, après avoir avalé un petit verre d'excellente eau-de-vie que venait de lui verser l'expéditeur :

—Ne la trouvez-vous pas de votre goût ? elle est pourtant vieille de près de vingt-cinq ans ? demanda le docteur sans se douter à quelle mine il mettait le feu.

—C'est justement parce que je l'ai reconnue que je soupire, dit le chevalier d'une voix dolente. Cette liqueur m'a fait penser à mon fils, qui a le même âge que votre fille, et qu'il va falloir bientôt marier.

Le médecin et son gendre échangèrent un regard. Le même pressentiment venait de les avertir que le chantage du pique-assiette allait prononcer son dernier mot, imposer sa suprême volonté, préciser ses définitives résolutions... bref, leur dire : " C'est tant. "



...Ce fracas ne doit pas réjouir le moribond, fit le portier en reposant son verre.

L'heure des comptes avait sonné.

Perrier fit appel à tout son calme, et, souriant, il répondit d'une voix qui ne trahissait aucun émoi :

—Le marier ? mais il me semble qu'il est encore bien jeune.

—Mais non, mais non, fit de Saint-Dutasse. En se mariant jeune, on a le plaisir de voir grandir ses enfants... Et puis quand

je dis que je veux le marier, je ne prétends pas que ce sera positivement demain ou cette semaine. Oh ! non... il faut songer à la dot... j'ai besoin d'un peu de temps pour réunir mes modestes ressources, pour réaliser quelques bonnes valeurs que j'ai en portefeuille... Vous le savez, ce n'est pas en deux jours qu'on peut trouver quatre millions.

—Hein ! fit d'une voix étranglée de Jozdres qui, en même temps, renversa sur son gilet le verre d'eau-le-vie qu'il se préparait à déguster.

—Me prenez-vous pour plus riche que cela, mon cher monsieur de Jozdres ? dit gentiment de Saint-Dutasse, en feignant de ne pas comprendre le motif de l'ahurissement effrayé de l'ancien magistrat.

Il prit un petit air honteux et continua du ton câlin de l'enfant qui avoue une faute :

—Voyons, ne me grondez pas, homme sévère... Oui, à soixante quinze ans, j'agis comme ces tout jeunes gens qui escomptent leur avenir pour une somme comptant. Si je voulais attendre quelques mois, je pourrais faire avoir à mon fils une dizaine de millions qui doivent échoir à cette époque...

Et, regardant les deux hommes :

—Voulez-vous que je vous explique comment ces dix millions doivent échoir ? dit-il.

Comme beau père et gendre gardaient le silence, il poursuivit :

—Non, vous ne le désirez pas ? Vous craignez d'être indiscrets ?... Je continue donc. Ainsi que je vous le disais, je suis bien vieux et je n'ai pas trop le temps d'attendre. J'aime donc mieux faire un sacrifice... un gros sacrifice... et réaliser tout de suite. Au moins, si je meurs avant peu, je m'en irai avec la consolation d'avoir, moyennant ce sacrifice, assuré à mon fils un avenir dont il n'aura pas à s'occuper après ma mort.

Et se reprenant aussitôt :

—Avant de descendre dans la tombe, si je fais aussi bon marché d'une partie de cette fortune qui appartient à mon fils, c'est que je veux le mettre dans l'impossibilité de causer un scandaleux éolat qui rejoillirait sur deux femmes... l'une, pauvre martyre qui a déjà trop souffert... l'autre, douce et vertueuse créature qui a vécu sans savoir qu'elle tenait la place volée à un autre... Plutôt que de causer le déshonneur de ces deux femmes, je préfère laisser la majeure partie de cette fortune au pouvoir des coquins qui la guettent.

Et, souriant, le chevalier demanda :

—Savez-vous de quelles femmes et de quels coquins je veux parler, messieurs ?

Puis, il reprit :

—Voilà pourquoi je n'entends pas laisser à mon fils le soin de toucher... mes valeurs. Lui voudrait se les faire payer intégralement ; moi, je les escompte à plus de moitié perte. Il y a donc tout profit pour les intéressés à traiter avec moi... et à traiter vite. Si vous les connaissez, mes chers amis, prévenez-les. Car, s'ils attendent ma mort, ce ne serait pas précisément pour eux le cas de dire : "Morte la bête, mort le venin." Après moi le venin serait encore plus dangereux.

Sur ces derniers mots, de Saint-Dutasse acheva de vider son verre, puis, boutonnant son habit en homme qui se prépare à partir, il termina en disant d'un ton dégagé :

—Ainsi, mes très-bons, dénichiez-moi donc des escompteurs pour mes papiers. Vrai ! ils valent quatre millions... ils corroboreront si bien certaine dénonciation faite, jadis, que, j'en suis certain, dame Justice serait enchantée de les posséder, ne fut-ce que

pour faire une farce à deux malins qui attendent une certaine échéance... et elle arrive dans quelques mois, cette échéance... Avouez que ce ne serait vraiment pas avoir de veine que de voir, si près du but, tout s'en aller en fumée.

Et le vicillard, à pas lents, prit le chemin de l'antichambre.

Les deux hommes le suivirent. En traversant un petit salon qui précédait celui qu'ils venaient de quitter, de Jozdres balbutia :

—Mais, chevalier, puisque vous parliez tout à l'heure d'une certaine échéance, vous devez savoir que Perrier, qui n'a que des rentes, ne peut posséder la somme que vous exigez. Quant à moi, je...

—Quant à vous, allez-vous me dire, vous n'avez pas le sou, interrompit sèchement le pique-assiette. Mon cher, vous êtes trop... intelligent pour n'avoir pas fait pondre des petits au million que vous avez, jadis, extorqué à Mme de Gabrinoff. De son côté, Perrier, outre ses rentes, doit avoir conservé et fait fructifier le million et demi dont, autrefois, il a fait chanter M. d'Armangis.

De Saint-Dutasse s'arrêta pour réfléchir.

—Voyons, dit-il, je ne veux pas vous mettre le couteau sur la gorge et je dois vous donner le temps de réunir vos économies. Mettons qu'il vous faille la quinzaine... Nous sommes mardi... Eh bien, d'aujourd'hui en quinzaine, le 24 octobre, vous m'apprendrez, en disant, ce que vous aurez décidé... un oui ou un non... et je vous conseille de dire oui.

Sur cet utile avis, le chevalier, reconduit par les deux hommes, gagna l'antichambre où le valet de service, en le voyant paraître, s'empressa de se lever de la banquettes pour envelopper le vicillard dans son manteau.

La présence de ce domestique empêchait d'ajouter un mot au sujet, déjà creusé si à fond. Aussi, entamant la scène d'adieux, de Saint-Dutasse, avec grand accompagnement d'amicales poignées de main, s'écria-t-il :

—Au revoir, à bientôt, chers amis... Ah ! j'oubliais, Perrier, de vous adresser mes compliments sur votre dîner de ce soir. Parfait en tous points ! Poisson du dernier frais ! chair exquise ! Bien à mon goût !... sauf les oleries-raves à la purée de gibier... le céleri est un peu cru pour l'estomac... je lui préfère de beaucoup le cardon... c'est plus fin et plus léger... à la mouille, le cardon est un manger des dieux.

—On vous en servira la prochaine fois, dit Perrier, donnant la réplique devant son valet.

—Alors vous pourrez vous vanter d'avoir fait un homme heureux... Je vais rêver cardons à la mouille cette nuit, c'est certain, termina en riant le pique-assiette, déjà sûr l'escalier.

Le besoin de se défendre contre l'adversaire commun amena un rapprochement entre les deux coquins et Mme d'Armangis. Dès le lendemain, Perrier courait chez celle qu'il n'avait pas vue depuis tant d'années.

—Oui, dit-elle, le misérable est venu aussi me faire sa sommation.

—Et vous donnez un million ?

—Je l'ai promis... seulement promis... en espérant qu'à l'heure du paiement, j'aurais trouvé une idée.

—Et vous l'avez, cette idée ?

—Non... je n'ai pu encore trouver qu'un fort sensé raisonnement.

—Bah ! Lequel ?

Mme d'Armangis regarda le docteur dans les yeux et lui répondit d'une voix fort calme :

—Je me suis dit que le bonhomme est si vieux que... ça ne doit pas passer pour un crime. A son âge, on est si peu assuré de vivre demain... qu'on ne lui ferait presque pas de tort... Êtes-vous de mon avis ?

A cette épouvantable question, Perrier répliqua par une autre question non moins horrible, qui pouvait servir de réponse.

—Viendrez-vous dîner chez moi le jour où il doit s'asseoir à ma table ?

En même temps que, par ces mots, il consentait à exécuter le crime proposé par Mme d'Armangis, il exigeait que, par sa présence chez lui, elle se fit sa complice.

—Pourquoi pas ? dit-elle. Mais il ne faut rien tenter avant d'être sûr qu'il a nos papiers entre les mains.

Au jour désigné, Berthe arrivait chez le médecin. Le premier qui courut lui baiser les mains à son entrée dans le salon fut le chevalier qui s'écria galement :

—En vérité, belle dame, le docteur est bien imprudent. A ne pas me prévenir que vous étiez des nôtres, il m'exposait à mourir d'une bien agréable surprise. Si vous ne me voyez pas étendu à vos pieds, c'est que vos jolis yeux m'ont fait oublier de rendre l'âme.

Ni la Pillois ni son Caduchet n'avaient été invités à ce dîner où son état maladif ne permettait pas non plus à Mme Perrier d'assister. Comme elle l'avait toujours fait en pareille circonstance, Mme de Jozères dînait dans la chambre de la malade.

—Et vous savez qu'on a fait un plat de cardons à la moëlle pour vous, dit le médecin à de Saint-Dutasse quand on se mit à table.

Au milieu du repas, la Cardoze, qui servait, se pencha à l'oreille de son maître et lui murmura quelques mots :

—Tu n'as donc pas dit à Mme Pillois que je ne reçois aujourd'hui que des hommes... tous médecins ? demanda Perrier à haute voix.

—Oui, mais elle n'en croit rien. Allez vous-même la renvoyer... sans cela elle ne s'en ira pas... elle a le bec enfariné, répondit Nicole, cessant de parler bas, puisque le docteur mettait les invités dans la confidence.

Perrier consulta ses convives en disant :

—C'est la Pillois qui voudrait entrer. Moi, je ne l'avais pas invitée parce que, devant causer de nos affaires, je trouvais inutile qu'il y eût une paire d'oreilles de trop. Décidez-en. Faut-il la laisser venir se mettre à table ?

—Maintenant qu'on lui a dit que nous étions ici tous médecins... commença en riant de Saint-Dutasse.

—On ne peut pas revenir sur un mensonge, continua Mme d'Armangis.

—Si vous voulez mon avis, je crois que, sans elle, nous serons plus à l'aise pour traiter du sujet qui nous rassemble, ajouta de Jozères.

—Condamnée à l'unanimité, la Pillois ! s'écria gaiement le pique-assiette.

—Alors je vais la congédier, dit Perrier qui se leva de table pour aller dans l'antichambre où il n'y avait pas la moindre Pillois.

Mais ni la Pillois n'était pas dans l'antichambre, le docteur y trouva Nicole qui l'y avait devancé pendant qu'il consultait ses convives sur la réception ou l'exclusion de la veuve.

La phrase que lui souffla la Cardoze fut d'un effrayant lachisme :

—Va, lui dit-elle, la cuisine est libre, j'ai éloigné la cuisinière en l'envoyant commander des glaces au café d'Orsay.

Et elle rentra dans la salle à manger avec un sourire aux lèvres qui fit dire à Mme d'Armangis :

—Il paraît que la Pillois ne veut pas s'en aller, n'est-ce pas, Nicole ?

—Ah ! ne m'en parlez pas, elle tient comme une toigae. Je n'ai pas voulu rester de peur de trop rire. Si vous voyiez le sang-froid de M. Perrier lui soutenant que vous êtes tous des médecins ! Rien n'est plus drôle !

Au même instant, le docteur faisait sa rentrée. Il était un peu agité, mais il donna l'explication de cette émotion, en s'écriant :

—Ouf ! elle est partie ! oiriez-vous qu'il m'a fallu me fâcher pour me débarrasser de cette curieuse ?

Puis il reprit sa place à table en demandant :

—Pendant mon absence, avez-vous donné à M. de Saint-Dutasse la réponse qu'il attend de nous ?

—Non, fit de Jozères, nous avons tenu à ce que vous soyez présent.

—Eh bien, répondez pour tout le monde, mon cher gendre. Vous avez la parole.

—Oh ! ricana l'ex procureur, il n'est pas besoin d'un bien long discours.

Et se tournant vers le chevalier :

—Vous nous avez dit que vous aviez des valeurs à escompter pour quatre millions ?

—Oui, quatre millions, appuya le pique-assiette de sa voix calme.

—Eh bien, à midi, demain si vous voulez me recevoir chez vous, j'aurai l'honneur de vous porter cette somme, prononça lentement M. de Jozères qui ponctua sa phrase d'un petit salut à l'adresse du chevalier.

—Et vous trouverez les valeurs qui vous attendront, répondit de Saint-Dutasse en s'inclinant à son tour.

Si la Cardoze, quand le docteur s'était rendu dans l'antichambre, avait veillé à ce que les domestiques qui servaient à table ne quittassent pas la salle à manger, elle s'était aussi arrangée pour les en éloigner durant ce court dialogue.

Au moment où le chevalier achevait sa phrase, ils reparaissent porteurs de plats qu'ils déposèrent sur la table :

—Ah ! celui-ci est pour M. de Saint-Dutasse... Placez-le devant lui, ordonna le docteur.

Et, riant, il annonça au vieillard :

—Ce sont vos cardons... vos fameux cardons à la moëlle... votre régal.

—Mais j'espère bien qu'on ne va pas me laisser seul en manger ? demanda le pique-assiette.

Mme d'Armangis avança gracieusement la tête vers le mets et fit une gentille moue en disant :

—Euh ! euh ! non, ça ne me tente pas.

—Je suis franc, moi. J'avoue que je ne les aime pas, déclara de Jozères en repoussant le plat que lui offrait le chevalier.

A ce double refus, une sorte de méfiante hésitation apparut sur le visage de M. de Saint-Dutasse ; mais elle disparut à la voix de Perrier qui s'écriait gaiement :

—Tant mieux ! n'insistez pas, chevalier, n'insistez pas près de ce Saint-Difficile. Nos parts n'en seront que plus fortes... car, je suis votre homme.

Et, ce disant, le docteur tendait son assiette pour qu'il lui servît des cardons.

—Allez, continua-t-il, encore... Là, très bien... et je ne dis pas que je n'y reviendrai point.

Quand le chevalier se servit à son tour du plat, le médecin avait déjà avalé une dizaine de bouchées en répétant avec une évidente satisfaction à de Jozères :

— Vous ne savez pas ce que vous refusez, mon cher.

Si M. de Saint-Dutasse avait pu instantanément concevoir un soupçon, il devait être complètement évanoui, car, en donnant son deuxième coup de fourchette, il appuya le reproche du docteur à son gendre, en ajoutant :

— Vrai ! c'est cent fois préférable à votre coléri-rave de l'autre jour.

La solide santé dont jouissait le pique-assiette était due à la régularité de ses habitudes. A dix heures précises il était au lit. Aussi fut-il le premier des convives qui prit congé du docteur.

— Demain, à midi, je serai chez vous avec les millions, répéta de Jozères.

— Et je vous remettrai vos papiers, répondit M. de Saint-Dutasse.

Quand le médecin, son gendre et Mme d'Armanigis se retrouvèrent seuls, il y eut d'abord un moment de silence. Ils se regardèrent, muets, pâles, effrayés de leur succès.

Ce fut Perrier qui, le premier, osa prendre la parole :

— Par ce qu'il a dit, nous sommes à présent bien sûrs que les papiers sont chez lui. Il s'agira donc, après avoir écarté son domestique, de bien fouiller à fond dans son domicile, demain matin.

— Demain ? répéta Mme d'Armanigis. Êtes-vous sûr que ce sera demain ?

— Oui, il ne se réveillera pas. Au milieu de son sommeil, le poison agira comme la foudre.

— La foudre ! la foudre ! il paraît que vous aviez à l'avance avalé un paratonnerre ! ricana l'ex-procureur en faisant allusion à la part de cardons que son beau-père avait mangée.

Et M. de Valnac tourna la page.

Car nos lecteurs n'ont pu oublier que, pour la fin du récit de l'histoire de la Bédache et d'Amélie Faustol, nous nous sommes encore substitué à M. de Valnac lisant cette histoire dans le calepin rouge du pique-assiette dont il savait à présent déchiffrer l'écriture.

Cette lecture, il la faisait, la nuit, dans l'ex-appartement de M. de Saint-Dutasse pendant cette étrange absence de Bourguignon qui l'avait quitté pour dix minutes... le temps de descendre parler au concierge Mathis... et qui n'avait pas encore reparu après six heures écoulées.

Donc, arrivé à ce point du récit, quand M. de Valnac, pour en continuer la lecture, tourna la page du calepin, sa curiosité éprouva une inattendue déception.

L'histoire finissait brusquement.

— C'est juste, se dit-il, la mort est venue arracher la plume à M. de Saint-Dutasse.

Et comme il revenait sur les pages parcourues, il s'aperçut que, captivé par sa lecture, il n'avait pas remarqué qu'une autre main avait écrit les derniers feuillets. Le pique-assiette, comme de juste, n'avait pu connaître tous les détails du guet-apens dans lequel il avait succombé... car, alors, il l'eût facilement évité.

— Ces derniers feuillets ont dû être écrits par Bourguignon, pensa le comte.

A ce nom du vieux domestique, qui lui rappelait sa situation présente que la lecture lui avait fait oublier, le jeune homme retrouva subitement ses poignantes inquiétudes. Il songea à sa

nido Blanchon et à Mme de Jozères disparues ; à sa sœur, Mme d'Armanigis, qui, quelques heures auparavant, était là, s'apprêtant à fuir sans autre bagage que le sac où elle avait entassé ses diamants.

Au souvenir de Berthe, il frémit d'épouvante. Quand la police s'agitait dans l'ombre autour des coupables, sa sœur, au lieu de fuir au plus vite, n'allait-elle pas perdre un temps précieux à attendre Paul Avril à ce rendez-vous assigné dans la lettre qu'elle avait écrite avant de s'éloigner ?

Cette lettre, posée sur la table, sous les yeux de François, lui rappelait la honte et l'imprudencence de la fugitive, sacrifiant sa sûreté à un honteux et méprisable amour.

— A présent, se disait-il, Berthe doit être arrivée à Olichy-sous-Bois.

Et, machinalement, il déplia le billet de Mme d'Armanigis à Paul et se mit à le relire :

« Quand tout sera perdu pour toi, viens chercher cette fortune qui t'aura échappé, au village de Olichy-sous-Bois où je t'attendrai pendant trois jours. »

La rougeur de la honte au front, le comte murmura tristement :

— J'ai juré de remettre cette lettre à Avril... et il ne revient pas... Tout retard de ce jeune homme aggrave le danger de ma sœur.

Au milieu de ses trances, la pensée de de Valnac revenait toujours à Bourguignon.

— Qu'est-il devenu ? se répéta-t-il pour la vingtième fois, au moment où il soulevait le lourd rideau de velours tiré devant la fenêtre.

Le petit jour pointait.

— A quoi peut-il avoir employé cette nuit entière ? se demanda-t-il.

A ce moment, un violent coup de sonnette se fit entendre. François se souvint que, derrière sa sœur, il avait tiré les verrous. Si c'était Bourguignon, le vieillard, malgré sa clef, ne pouvait donc pas entrer.

Il courut ouvrir.

C'était bien le vieux domestique qui, promptement, se glissa dans l'antichambre et, plus promptement encore, se hâta de refermer la porte en disant d'une voix fort calme, mais un peu essoufflée :

— Vous avez eu là une bonne précaution... vous le voyez, j'en use aussi.

Et il remit les verrous.

— Pendant votre absence on a cherché à crocheter la porte... je l'avais verrouillée pour qu'une nouvelle tentative ne pût réussir à mon insu, répondit le comte.

— Oh ! je sais quel est celui qui a essayé de s'introduire ici ! ricana le serviteur tout en gagaçant le salon à pas précipités, suivi par de Valnac.

Alors il se retourna vers François, et de sa voix toujours essoufflée :

— Répondez vite et bref, car j'ai la police sur les talons, dit-il. Paul Avril est-il rentré ?

— Non.

— Personne n'est venu ?

— Si, ma sœur qui allait s'enfuir.

— Bonne précaution ! Pourquoi se présentait-elle ici ? A coup sûr ce n'était pas parce qu'elle comptait vous y trouver ?

— Non. Elle espérait rencontrer Avril.

— Dans quel but ?

— Pour l'emmener avec elle. Cette lettre que voici a été écrite par Berthe pour lui. Elle lui donne rendez-vous à Clichy-sous-Bois. J'ai juré que je la ferais tenir à ce jeune homme.

— Cachez-la dans votre poche.

Comme Bourguignon prononçait ces mots, la sonnette de l'entrée retentit bruyamment.

— Hérit fit-il, quand je vous disais que j'avais la police sur les talons !

Tout en parlant, il avait tourné son regard vers la table sur laquelle François avait laissé le calepin rouge.

— Comment ce carnet est-il revenu toi ? s'écria-t-il joyeusement.

— Il a été rapporté par ma sœur qui voulait le restituer à Avril.

Le valet se saisit vivement du livre. Son premier mouvement fut de l'empocher, puis il s'arrêta et, après une courte hésitation :

— Bah ! fit-il, est-ce que je n'en connais pas toutes les histoires par cœur.

Et il le jeta dans la cheminée où il se tordit aussitôt sous les morsures de la flamme.

La sonnette de l'antichambre, à ce moment, se mit à commencer un épouvantable vacarme.

— Qui, sonnez à tour de bras, mes garçons. Il vous faudra attendre que le feu ait achevé son œuvre, dit le vieux domestique en regardant brûler les mémoires du pique-assiette.

Il ne resta bientôt plus vestige de calepin.

— Voilà qui est fini... Maintenant je puis aller ouvrir à dame Police, prononça Bourguignon de sa voix la plus gaie.

À l'heure où la police, représentée par un commissaire et trois agents, pénétrait dans l'appartement qu'avait habité le défunt chevalier, Mme d'Armangis était déjà arrivée dans cette petite maison de Clichy-sous-Bois où, durant trois jours, elle devait attendre Paul Avril.

Il était minuit passé quand elle avait quitté son frère, et quelques minutes après, elle montait dans un fiacre, ignoble voiture de nuit dont le cocher, sur la promesse d'un généreux pourboire, avait consenti à entreprendre une pareille traite.

Affaissée dans le coin de la voiture, en pleine obscurité, tremblant plus encore de peur que de froid, songeant, éperdue, à cette justice qui étendait vers elle sa main redoutable, Mme d'Armangis, pendant ce trajet, vit repasser dans sa mémoire, un à un, tous les nombreux actes de sa coupable vie.

Après avoir si longtemps joui de l'impunité, Berthe, insensible aux remords, loin de reconnaître mériter ce châtement qu'elle tentait d'éviter, se sentait prise d'une indicible fureur contre celle qu'elle accusait d'être la cause de sa perte :

— Sans cette Mme de Jozères, grondait-elle, sans cette Léontine maudite, nous triomphions ! Sans elle, de Saint-Dutasse aurait trépassé dans la nuit suivante, au lieu d'avoir cette lente mort de près de trois mois pendant laquelle il a pu prendre ses précautions et préparer sa posthume vengeance.

Nous devons à notre lecteur l'explication de cette phrase de Mme d'Armangis.

Comment s'était-il fait que le chevalier qui, après le dîner du 24 octobre, et, comme l'avait annoncé le docteur, devait subitement mourir dans la nuit suivante, n'était décédé que le 5 janvier, le lendemain du jour où a commencé notre histoire ?

Nous répondrons à cette question en complétant l'histoire que le calepin rouge avait laissée inachevée.

\* \* \*

À midi, comme il l'avait promis, mais sans avoir en poche un sou des millions annoncés, quand M. de Jozères s'était présenté chez M. de Saint-Dutasse, il s'attendait à entendre Bourguignon, tout en larmes, lui annoncer le trépas de son maître.

Au lieu de cette nouvelle espérée, le fidèle domestique avait simplement dit au visiteur :

— Monsieur le chevalier, qui a été légèrement indisposé cette nuit, ne peut vous recevoir. Il m'a chargé de vous prévenir que l'affaire est remise.

À son retour chez Perrier, où il trouva Mme d'Armangis, qui était venue pour s'assurer du décès du pique-assiette, M. de Jozères avait sèchement dit à son beau-père :

— Vous avez manqué votre coup. Il faut croire que le bonhomme possède des entrailles en fer, car il n'a éprouvé qu'une simple indisposition.

À quoi Perrier, en hochant la tête, avait répondu :

— Oh ! une simple indisposition... il en mourra de cette indisposition là... Seulement la mort sera lente à venir... si lente que notre ennemi, dont nous aurions pu prendre les papiers aujourd'hui qu'ils sont chez lui, aura le temps de les faire disparaître de son domicile et de préparer contre nous une vengeance terrible dont son fils se fera l'exécuteur.

— Une vengeance ? répéta Berthe. Pensez-vous donc qu'il nous accuse de ce mal subit ?

— Oui, il en est convaincu. Rien que le mot " indisposition " dont il s'est servi me le prouve... C'est une ruse de la part du chevalier, qui sait à quoi s'en tenir ; car il n'a pu prendre pour une indisposition les épouvantables douleurs qui ont dû le torturer cette nuit.

— Va-t-il en r échapper ? s'écria de Jozères effrayé.

— Non... s'il en garde l'espérance, il lui faudra y renoncer un jour... et ce jour-là il n'en sera que plus ardent à ourdir cette vengeance dont, je vous le répète, il léguera l'exécution à son fils.

— Mais, fit Berthe, nous n'avons jamais vu ce fils. Il nous faut le découvrir et l'empêcher de voir le chevalier... au besoin même le faire disparaître.

— Tout la surveillance dont, depuis longtemps, nous avons entouré le vieillard n'a pu surprendre une seule rencontre du père et du fils, avança M. de Jozères.

— Oui, reprit Mme d'Armangis, mais il faut espérer que la grave maladie de M. de Saint-Dutasse fera enfin accourir ce jeune homme au chevet paternel. Alors nous le connaîtrons... S'il a les papiers nous parviendrons à les lui soustraire en nous emparant de lui... Si, au contraire, ils sont restés chez le chevalier, le docteur, qui est son propriétaire, saura bien retrouver quelque part une double clef de l'appartement qui lui permette d'aller faire une fouille à domicile.

— Oui, j'ai cette clef, déclara Perrier, mais il faudra, pour n'être pas surpris par Bourguignon, attendre l'heure où le fidèle valet suivra le convoi de son maître. J'aurai alors tout le temps de bien faire à fond ma visite dans le logis désert.

De Jozères secoua la tête d'un air approbateur en disant :

— Ainsi, soit que de Saint-Dutasse ait gardé les papiers chez lui, soit qu'il les ait confiés à son fils, nous sommes à peu près certains de réussir... mais... car il y a un mais... il nous faut, pour connaître le jeune homme, surveiller son arrivée chez le chevalier.

Mme d'Armangis se mit à rire.

— Belle difficulté ! fit-elle. Ce sera l'affaire du premier garçon un peu intelligent que nous trouverons à mettre au guet.

Et, se frappant le front :

—J'ai notre homme ! s'écria-t-il vivement.

Puis, s'adressant à l'ex procureur, elle ajouta :

—Ou, plutôt, c'est vous qui l'avez. Ne possédez-vous pas à votre service certain valet qui, jadis, a été au mien, un nommé Bricard ?

—Oui, Bricard est chez moi.

—Eh bien ! confiez lui cette mission. Il est habile, rusé, patient... et capable de tout quand il est bien payé. Cinq minutes après que le jeune homme aura mis le pied dans la maison, nous en serons avertis par Bricard.

—Ouf ! fit de Jozères rassuré, me voilà un peu plus tranquille, maintenant que nous avons tout prévu.

Encore une fois, Perrier hochait la tête en signe de doute.

—Oui, dit-il, si rien ne vient déranger notre plan d'ici à la mort du bonhomme.

—Traînera-t-il donc encore bien longtemps ? demanda Berthe.

—Au moins deux mois.

Mme d'Armangis se renversa dans son fauteuil et d'un ton railleur :

—Alors, docteur, dit elle, expliquez moi comment il se fait que, vous qui annonciez si carrément la mort du chevalier pour la nuit dernière, vous vous soyez trompés de deux mois.

—Parce que je n'ai pas versé la dose voulue.

—Pourtant... pendant que vous y étiez ?

—Oui, mais savez vous ce qui m'est arrivé pendant que j'y étais ? répondit le médecin avec un accent ému.

—Non, dites.

—J'inclinai ma fièle sur le plat quand deux petites mains se sont posées sur mes yeux en même temps qu'une douce et riante voix s'écriait derrière moi : " Tu fais donc la cuisine à présent, cher père ? " C'était Léontine qui, après avoir inutilement soulevé la cuisinière absente, venait chercher une tisane que réclamait ma femme, près de laquelle, vous le savez, elle s'était fait servir à dîner. A la voix de ma fille, de cet enfant qui m'aime et me révère, ma main d'empoisonneur a tremblé... et j'ai versé à côté du plat. J'avais perdu la tête et c'est tout au plus si j'ai pu retrouver assez de présence d'esprit pour balbutier : " Je venais voir si Justine a pensé à ces cardons promis à M. de Saint-Dutasse. "

Notre lecteur peut, à présent, s'expliquer pourquoi Mme d'Armangis, dans ce fiacre qui la transportait à Clichy-sous-Bois, s'écriait furieuse, en songeant au passé :

—Sans Mme de Jozères, cette Léontine maudite, nous triomphions !...

\* \* \*

Et, de fait, ce répit que la mort lui avait donné, de Saint-Dutasse en sut profiter contre ses ennemis.

Aux premières atteintes du poison, il avait compris qu'il était perdu.

—Aussitôt qu'il te sera possible, fais disparaître ces papiers dont ils veulent s'emparer, eut-il encore la force de commander à Bourguignon, qui était accouru à ses gémissements.

Puis il s'était tordu en d'atroces convulsions. C'était un bien robuste corps que celui de M. de Saint-Dutasse et le poison fut de longues semaines avant d'en avoir raison. L'intensité de la douleur avait aussi troublé la lucidité du cerveau. Quand la souffrance aiguë s'apaisa, parce qu'elle n'avait plus rien à user dans ce corps épuisé, le vieillard retrouva sa netteté d'esprit et sa première pensée fut pour son fils.

Par malheur, pendant ces semaines écoulées, deux fois l'échéance d'un premier du mois s'était présentée, et Paul Avril n'avait pas trouvé, " bureau restant, " cette pension mensuelle qui lui arrivait par la poste.

Envoyé par son maître, qui venait de lui révéler l'existence de cet enfant, quand Bourguignon accourut au domicile d'Avril, on lui apprit que le jeune homme, à bout de ressources, avait fait argent de son mobilier et qu'il avait quitté la maison sans laisser aucune adresse.

Pendant les heures qu'une sœur de charité veillait quotidiennement son maître, le serviteur battit inutilement le pavé de Paris à la recherche du disparu.

En reconnaissant qu'il fallait renoncer à l'espérance de voir Avril avant de mourir, l. chevalier initia Bourguignon à tous ceux des secrets que le fâcheux domestique ignorait, et du nombre était celui du second mariage de Perrier.

—Avec ce calepin, où j'ai tout écrit, commanda-t-il, tu ne peux rien oublier. Si, après ma mort, tu retrouves mon fils, écris-toi de ces révélations pour lui reconquérir, s'il en est digne, cette fortune que je n'ai pu lui assurer. Toutes les preuves à l'appui sont-elles bien cachées ?

—Que M. le chevalier soit tranquille. Ces misérables n'iront jamais les chercher là où je les ai mises.

—Rappelle-toi bien ma volonté dernière, mon vieil ami... " Si mon fils en est digne, " tu m'entends ?... Et, dans cette chasse aux millions, ne frappe pas les innocents... Blanche d'Armangis, un ange candide... Léontine de Jozères, cette douce et bonne créature qui vit au milieu de tels scélérats... François de Valnac, un honnête homme... et, surtout, cette pauvre Mme Perrier dont j'ai causé le malheur.

Après ces recommandations, vingt fois répétées, M. de Saint-Dutasse, qui sentait chaque jour la mort se rapprocher, avait fini par dire un soir :

—Là, maintenant que tout est convenu, laisse-moi mourir en repos.

Or, ce repas, sur lequel le chevalier comptait pour rendre l'âme, fut troublé, une heure après, par de violents coups de marteau qui retentissaient à l'étage supérieur.

Le moribond souleva péniblement sa tête de l'oreiller :

—Bourguignon, dit-il.

—Aux ordres de monsieur.

—Prie donc que l'on veuille bien cesser ce tapage.

Le domestique monta lestement à la mansarde. Un quart d'heure après, il repaissait, et pâle d'émotion, il balbutiait :

—Le ciel est pour vous, monsieur le chevalier ! C'est un jeune homme qui voulait se pendre... et sur l'écorce où il avait consigné son intention de suicide, j'ai lu son nom... il se nomme Paul Avril.

—Cours vite le chercher ! ordonna M. de Saint-Dutasse.

Dans son empressement à remonter à la mansarde, Bourguignon ne fit pas attention à un homme qu'il croisa sur l'escalier.

Cet homme était Bricard.

Étant au service du gendre du propriétaire de la maison, il avait été facile à Bricard de se lier avec le concierge Mathis. Aussi, depuis qu'il avait accepté son rôle d'espion, était-il toujours fourré dans la loge. Surpris de cette assiduité, le portier en vint à lui demander :

—Ah ça, mon cher, vous n'avez donc rien à faire chez vos bourgeois ?

—Ne m'en parlez pas ! il n'y a qu'à se croiser les bras.

Toute la sainte journée, mes patrons ne décroient pas de chez M. Perrier, votre propriétaire. Il est vrai de dire que, Mme de Jozèdes passant presque tout son temps près de sa mère malade, monsieur préfère aller la rejoindre chez son beau-père plutôt que de rester seul à la maison. Aussi, faute d'ouvrage, je m'ennuierais raide si, pour me distraire, je ne venais ici savourer les charmes de votre compagnie et de votre conversation.

—Je ne m'en plains pas, croyez-le bien. C'était une simple observation que je faisais, s'empressa de dire Mathis qui, bavard et quelque peu buveur, tenait à conserver un ami dont la bourse n'hésitait jamais à payer bouteille.

Donc, Bricard ainsi installé dans la loge, avait pu facilement exercer sa surveillance.

Quand un extraordinaire hasard avait poussé Paul Avril à venir se réfugier dans une des mansardes que Mathis louait en garni, l'espion avait pris l'éveil.

—Quel est ce nouveau locataire ? avait-il demandé au concierge.

Celui-ci avait fait une triste moue en répondant :

—Euh ! euh ! je crains fort d'être tombé sur un sans le sou. Tantôt, quand il était sorti, je suis monté pour inspecter son baluchon... A revendre, il n'a pas pour vingt francs de frusques. J'ai peur qu'il ne me paye pas sa semaine... Après tout, je n'en perdrai jamais qu'une ! Samedi je le balance s'il ne crache pas ses monacos...

—Le domestique de M. de Saint-Dutasse payera pour lui, dit insidieusement Bricard pour tâter le terrain.

—Et pourquoi diable voulez-vous qu'il paye ? s'écria Mathis étonné.

—Il me semblait vous avoir entendu me dire que le jeune homme vous avait été recommandé par lui.

—Pas le moins du monde. Ce garçon est bien venu seul. Je le vois encore arriver avec son paquet sur le dos... Non, il ne connaît personne dans la maison et il ne cherche à lier aucunes relations, car, à sept heures du matin, il est sur le pavé et il ne rentre qu'à onze heures pour se coucher... il paraît qu'il cherche une place.

Le samedi vint et Paul Avril paya sa semaine de location du taudis.

Mais c'était le dernier effort de ses finances épuisées. Depuis qu'il avait vendu son modeste mobilier, le prix s'en était dissipé miné dans les divers hôtels qu'il avait successivement habités, tous de moins en moins chers jusqu'au jour où, d'un hôtel de dernier ordre, il avait passé dans la galetas de Mathis.

Le samedi suivant, lorsque Bricard vint faire ce qu'il appelait sa causetto du soir, il trouva le portier de mauvaise humeur.

—Ah ! fit-il, je vois à votre mine, mon cher Mathis, que votre locataire bien aimé, ce bon M. de Saint-Dutasse, est au plus mal.

Puis ayant déposé deux bouteilles de vin sur le banc de la loge, il ajouta :

—Voilà de quoi vous égayer un peu.

—Il paraît que oui. Pour ce qui regarde M. de Saint-Dutasse, la sœur de charité qui le soigne, conjointement avec son domestique, m'a dit, en s'en allant à cinq heures, qu'il trépasserait demain dimanche.

—Oh ! le pauvre cher monsieur, soupira le laquais.

Malgré tous ses efforts, le drôle ne put parvenir à donner à son exclamation l'accent de profonde tristesse, car il jubilait intérieurement. Avec la vie du chevalier, son espionnage, après

plus de deux mois de durée, allait enfin cesser, et il se voyait à la veille de toucher la grosse somme qui le devait récompenser.

Mais il s'était fort trompé en attribuant l'humeur morose du portier au prochain décès du malade, car Mathis s'écria brutalement :

—Après tout, il a fait son temps, le vieux ! Ce n'est pas à soixante quinze ans qu'on peut espérer de repiquer une seconde jeunesse.

—Ce n'est donc pas cela qui vous attriste ?

—Eh ! non ! C'est mon jeune homme qui, tout à l'heure quand je lui ai demandé sa semaine, m'a dit qu'il n'avait pas de monnaie sur lui et a remis son paiement à demain matin. Or, avec quoi me soldera-t-il puisqu'il n'a pas d'argent en poche ?

—Sans doute avec celui qu'il a dans sa chambre.

—Allons donc ! il n'y a pas un sou dans sa chambre. Je l'ai fouillée encore ce matin.

A ce moment un bruit de coups retentissants descendit du haut de la maison dans la loge.

—Tiens ! fit Mathis, en reposant son verre sur le banc, le voilà qui raccommode sa porte avec le marteau que je lui ai prêté. Ce fracas ne doit pas réjouir le moribond. Si ce n'était pas si haut, je monterais lui dire de cesser son tintamarre... Après tout, si cela gêne le chevalier, il enverra son domestique.

Cette dernière phrase, sans qu'il sût pourquoi, sonna menaçante à l'oreille de l'espion.

Pour quelques heures qu'il avait encore à exercer sa surveillance, il tenait à faire les choses consciencieusement. Bion qu'il n'eût aucun soupçon et qu'il fût persuadé que Paul Avril n'était pas celui qu'il avait mission de guetter, il voulut pouvoir rendre compte des faits et gestes du chevalier jusqu'à son dernier soupir.

Comme les coups de marteau allaient toujours leur train, il prit un petit air attendri pour dire :

—Il y a vraiment de l'humanité à interrompre un pareil bruit qui trouble une agonie. Peut-être le domestique du mourant ne peut-il quitter son maître ?... je vais monter là haut pour prier le jeune homme de ne plus cogner.

—Dame ! si vous avez le cœur sensible et l'haloine longue, grimpez les étages... ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, répondit, en riant, Mathis, enchanté qu'un autre fit la courbe.

Bricard arriva promptement aux mansardes.

Bien que le fracas eût cessé, il allait entrer chez Avril pour le prier, si besoin lui était de frapper encore, de s'abstenir d'un nouveau vacarme, quand, à travers la porte mal jointe, il entendit cette phrase :

—Monsieur Avril, attendez-moi quelques minutes.

A ces mots, Bricard, pour n'être pas surpris, se recula dans l'obscur couloir à l'entrée duquel s'ouvrait la mansarde.

—Il paraît que le domestique du chevalier m'a devancé, se dit-il en voyant sortir Bourguignon.

Puis, la réflexion venant, il ajouta :

—Pourquoi donc lui demande-t-il de l'attendre ?

La précipitation avec laquelle le vieux valet était descendu à l'étage inférieur inquiéta d'abord l'espion. Mais, subitement, il crut avoir trouvé le mot de l'énigme :

—J'y suis ! pensa-t-il. Le jeune homme lui aura confié sa misère... Qui sait même s'il ne crève pas de faim ?... Et l'autre est allé lui chercher une aumône... peut-être même le restant de son dîner.

Et Bricard, rassuré par cette solution qu'il trouvait, reprit



le chemin de la loge. A moitié de l'étage, il se croisa avec Bourguignon qui, tout ému, remontait chez le jeune homme.

—Tiens ! il n'a rien dans les mains ! se dit-il en voyant que le vieillard ne tenait aucuns comestibles.

Il s'arrêta net sur place pour attendre que Bourguignon fût rentré dans la mansarde afin de revenir se mettre aux écoutes à la porte.

Mais, au lieu de pénétrer dans la chambre, ce dernier se tint sur le seuil de la porte qu'il avait poussée, en annonçant d'une voix respectueuse :

—Monsieur le chevalier de Saint-Dutasse vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de venir lui parler.

L'espion n'avait pas perdu un mot de cette phrase prononcée au-dessus de lui.

Son premier mouvement fut de descendre encore, en silence et au plus vite, d'un nouvel étage.

Puis il se tint immobile et attendit.

Bientôt, à son oreille, arriva le bruit de la porte du chevalier, qui se refermait sur les deux hommes.

—Bigre ! pensa-t-il, est-ce que le hasard ferait que cet Avril fût précisément l'oiseau tant cherché ?

Deux heures s'étaient écoulées quand Bricard, resté en faction, entendit Paul quitter le logement du moribond et regagner sa mansarde.

En une seconde, le laquais eut remonté les deux étages et, appliquant son oeil à une des fissures de la porte, il regarda dans le taudis.

—Eh ! eh ! M. de Saint-Dutasse a bien fait les choses, voilà ce garçon joliment ravitaillé ! se dit-il.

Paul était en train de faire cascader d'une main dans l'autre la poignée de louis que lui avait donnés Bourguignon afin qu'il s'amusât jusqu'au lundi suivant, terme assigné pour avoir à se prononcer s'il acceptait la succession du pique-assiette.

La vue de cet or éveilla aussitôt la sagacité de Bricard. Il pensa que le jeune homme avait avalé une trop rude misère pour n'avoir pas hâte de se donner du bon temps et de faire valser ses jaunets qu'il contemplit d'un oeil plein de fiévreuse joie.

—A coup sûr, il ne songe plus à coucher ici. Je vais aller l'attendre en bas et, à sa sortie, je le filerai, se dit immédiatement l'espion.

A son arrivée dans la loge, Mathis ronflait. Dès qu'il fut entré sans bruit, Bricard se moucha avec un tel fracas que le dormeur se réveilla en sursaut.

—Ah ! vous voici redescendu ? dit-il.

—Comment ? me voici... mais il y a belle lurette que je suis là, vous regardant dormir de si bon cœur que je n'ai pas eu le courage de vous réveiller.

—C'est bien gentil à vous.

Cinq minutes après, Paul Avril pénétrait dans la loge et, après avoir payé sa semaine due, prévenait Mathis qu'il rentrerait fort tard dans la nuit.

Nous ne reviendrons pas sur nos premiers chapitres en racontant encore comment Paul Avril, par un pressentiment subit, devina un ennemi en Bricard et évita sa poursuite en effant, dès qu'il fut dans la rue, se blottir dans la sombre encoignure de la maison qui faisait face à la sienne.

Derrière lui, la porte cochère se rouvrit pour l'espion qui, en n'apercevant plus le gibier qu'il comptait poursuivre, tâta plusieurs pistes et finit par faire buisson creux en s'élançant vers le faubourg Montmartre.

Une heure après, le jeune homme, masqué et caché sous un domino, voyait Bricard arriver au bal de l'Opéra et se glisser dans la loge de Mme d'Armangis.

Nous éviterons les redites en passant sur la scène des deux loges où Paul, après avoir entendu Mme d'Armangis commander à Bricard de le faire disparaître, avait vu Mme de Jozères se glisser à ses côtés et, tremblant d'effroi, écouter la conversation que, par prudence, Berthe avait continuée en langue russe, quand Toto l'Arsoilla était arrivé au sinistre conciliabule.

(A CONTINUER.)

Chaque semaine, nous envoyons les comptes à ceux de nos abonnés dont le terme est expiré, et, pour la régularité de nos livres, les prions de nous en faire tenir le montant immédiatement.

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Le 6 Août prochain, nous commencerons la publication d'un nouveau roman historique des plus intéressants et d'un genre tout à fait nouveau.

### LE ROI DES VOLEURS ou LA ROUTE DE L'ECHAFAUD !

Tel est le titre de ce nouveau feuilleton que tout le monde s'empressera de lire.

Après l'énoncé de ce titre, nous croyons inutile d'ajouter que ce feuilleton est bien plus émouvant que tous ceux qui ont été publiés en Canada jusqu'à ce jour.

Dites-le à vos amis.

## NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement des " DRAMES INCONNUS " nous donnerons, à l'avenir, le commencement de l'HOMME DES GRÈVES, c'est-à-dire depuis le 30 avril dernier jusqu'à ce jour, ainsi que les avantages ci-dessous :

● A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets et après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exil l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Haine*, *Les Demoiselles du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,  
475 rue Craig, Montréal.